

VOYAGE A CAEN

NOTES DU 27 AVRIL 2015 AU 02 MAI 2015

A l'hôtel Saint-Etienne où je logeai ensuite trois nuits, j'entretins une conversation avec la gestionnaire. Elle faisait remarquer, à juste titre que la qualité de l'orthographe entrait en compte dans le monde de l'embauche. Je lui racontai mon expérience de professeure de français avec vivacité – mais de cela, j'ai déjà parlé. La cheminée, décorée par l'ancienne propriétaire, était inondée de bibelots représentant des vaches.

« Les vaches en Normandie... et les poules en Bourgogne, complétai-je.

- Tant que ce ne sont pas des vacheries », dit-elle.

Nous discutâmes de la télévision.

« Enfant, je la regardais beaucoup, mais cela exacerbait mon imagination. Les dessins animés étaient mon sujet de conversation. Par la suite, excepté des émissions sur l'histoire ou la cuisine, j'ai presque cessé de la regarder. Je trouvais qu'on s'y moquait trop des gens.

-Je suis d'accord, mais on ne peut pas toujours vivre en dehors de la réalité. C'est ce que disait mon professeur de philosophie.

- Qui était-ce ? »

Son nom ne me disait rien.

Attirés par les discussions, quelques personnes de l'extérieur allaient et venaient tendre leur museau vers la cuisine.

La vieille ville de Caen possède comme atout son château. En franchissant l'entrée, je fus émerveillée par la qualité des parcelles d'herbes, des jardins, des lacets de plantes, des cailloux chuchotant sous les bancs, des potagers offerts aux promenades silencieuses. Un homme dormait sur un banc. J'étais en robe de coton blanche et souliers blancs, je défis mes chaussures. Sous le soleil, le château de Caen – c'est un point de mémoire au repos – tel la trille d'un oiseau. Tous les ricanements

niais du monde s'effritent en chute de Niagara face à cette beauté végétale, sans apprêt.

Pour acheter des billets d'expositions – il convient de passer au guichet de l'église. Comme si les touristes, même sans religion, se purifiaient des souillures du quotidien en achetant des tickets artistiques.

Le Musée de Normandie, c'est une mesure. Coutumes locales. D'aimables jeunes femmes, dont Lucile, une brune, tiennent le guichet.

-Allez-voir l'exposition Beauté Divine », me conseille-t-elle.

Je m'y rends, de fait. Elle ne m'inspire aucune émotion. Mes pas courent et crissent sur le gravier, je bifurque vers un bâtiment aux dimensions énormes. La salle est saturée d'odeurs humides, poussiéreuses, comme celle de la terre et de l'herbe soulevées par la pluie, comme celle des bibliothèques où remuent des parchemins.

Au musée des Beaux-Arts, j'eus un éclat de rire, ou plutôt un spasme, devant la représentation de la folie de Gérard Garouste. « C'est une transe, dis-je, en plaisantant devant un personnage se tordant, chaviré par un délire coloré. C'est quelqu'un qui ne se sent pas bien. »

Ce musée présente également des œuvres vénitiennes et christiques.

La partie consacrée au XVIIIème siècle envoûte avec ses molles habitudes : la délicatesse de la palette, les nuances des vêtements, les courbes onctueuses et vaporeuses des femmes, les teints de lait et les yeux tendres des figures rondes, y sont synthétisées dans un des portraits exécutés par Madame Elisabeth Vigée-Le brun.

On est amoureuse, les sentiments suivent une carte de géographie.

Je suis émue en pensant à cette chambre d'hôtel, en bois avec un lit blanc. Quand le soleil vient se poser avec les oiseaux, au matin, naissant et frais, il semble tinter sur cette rue comme une rafale de petites cloches à qui il manque la voix.